

Title	Pour un type ideal occitan
Author	Lavelle, Pierre
Citation	STUDIES IN THE HUMANITIES. Vol.49(9), pp.743-785.
Issue Date	1997
ISSN	0491-3329
Type	Departmental Bulletin Paper
Textversion	Publisher
Publisher	大阪市立大学文学部
Description	

Placed on: Osaka City University Repository

人文研究 大阪市立大学文学部紀要
第49卷 第9分冊 1997年55頁～97頁

POUR UN TYPE IDEAL OCCITAN

Pierre LAVELLE

L'Occitanie comprend la partie francisée de l'aire linguistique occitano-catalane à laquelle sont rattachées la zone de dialecte gascon, Val d'Aran compris, et les Alpes occitanophones de l'État italien, le Roussillon catalan en étant détaché. Cette délimitation, compromis entre facteurs linguistiques et historiques, et la consécration du terme "Occitanie", sont des produits de la valorisation contemporaine de la nation, du peuple ou de l'ethnie. L'objet de cet essai n'est pas de reprendre les discussions sur ces trois concepts. Une fois constaté que du XIIe siècle au XVe il eut incontestablement sur ce territoire une civilisation particulière, il est de s'interroger sur sa nature et sur ce qui en est resté aux différentes étapes de sa francisation.

Pour caractériser les civilisations on dispose, comme pour tout autre phénomène humain, de la méthode du type idéal. Celui d'une civilisation prend la forme de la description d'une conception du monde ou attitude face à la vie. Ce n'est pas un profil moyen mais un tableau construit à partir de traits caractéristiques; au point de vue spirituel par exemple, l'Occitanie tient son originalité du *trobar* (la littérature des troubadours), des hérésies médiévales et du calvinisme, mais a toujours été majoritairement catholique; l'autonomisme municipal et provincial est une particularité de sa culture politique, mais celle-ci est fortement marquée par son ancienne intégration à l'État français.

Comme les tentatives de synthèse se heurtent souvent aux préventions de ceux qui leur préfèrent des études plus limitées - incontestablement plus sûres - quelques précautions liminaires ne seront

peut-être pas inutiles. Il va sans dire que si les civilisations ont bien un style, un caractère propre, celui-ci n'est pas la manifestation d'une quelconque essence, substance, "âme" ou "esprit national", mais la résultante d'innombrables forces aux orientations multiples, dont bon nombre sont contradictoires et dont beaucoup sont le fait de hasards historiques; c'est pourquoi toute tentative de les décrire est fondamentalement un travail sur l'histoire, qui ne se propose pas autre chose que la caractérisation de cette résultante; autrement dit, la constatation de la diversité interne d'un espace-temps historique et la tentative d'en dresser une caractérisation globale, loin d'être des orientations contradictoires, constituent une seule et même entreprise. À cette précaution méthodologique, ajoutons-en quelques autres d'ordre éthique. Il va sans dire qu'un type idéal n'est pas normatif: il n'est question ni de refuser le qualificatif d'occitan à des expressions collectives ou individuelles autochtones qui en sont éloignées, ni de méconnaître la proximité à ce type idéal d'expressions issues d'autres contrées. Un type idéal n'est pas non plus prescriptif; les conséquences à en tirer sont affaire d'options personnelles. Une dernière précaution: le type idéal d'une civilisation est aussi pour une large part son type humain idéal; donc sa description comporte un effet d'idéalisation; mais il serait naïf d'en être dupe: l'Occitanie a eu elle aussi sa part de misères morales et physiques, qui ne furent pas toutes de la faute des autres.

En toute rigueur, dresser le portrait d'une civilisation exigerait la prise en considération de tous les faits qui la constituent. À cet immense chantier, chacun ne peut apporter que sa pierre. La présente tentative se situe principalement entre politique et religion; parmi les domaines qu'elle contourne ou ne fait qu'effleurer le moindre n'est pas la littérature. Les données sur lesquelles elle s'appuie sont tirées de deux ouvrages fondamentaux, l'*Histoire de l'Occitanie* (1) et la *Nouvelle histoire de la littérature occitane* (2) lue comme l'histoire d'une civilisation.

Au point de vue méthodologique cet essai est guidé par les travaux de René Nelli (1906-1982). Celui-ci, non content de préciser la méthode, a considérablement débroussaillé le chemin en esquissant ce que pourrait

être le type idéal occitan, en particulier dans *Mais enfin qu'est-ce que l'Occitanie?* (3). Ses options tranchent à plusieurs égards sur celles de la plupart des ouvrages occitanistes (par commodité, "occitanisme" désigne ici toutes les attitudes visant à promouvoir les spécificités occitanes dans quelque domaine que ce soit, au plan panoccitan et/ou régional). Ceux-ci sont dominés par le thème de la défense de la langue et les pages où est tentée la caractérisation de la civilisation occitane n'en constituent qu'une faible proportion (4*). Ils présentent les traits propres aux représentations nationalistes, ou si l'on veut dans leur cas nationalitaires car ils ne sont pas extrémistes: l'exagération de l'unité spatiale du pays, au détriment de sa diversité régionale, et temporelle, avec le thème de la constance de l'esprit national à travers l'histoire; et le positionnement par rapport à un Autre de référence, en l'occurrence la France - non sans raisons objectives il est vrai dans ce cas. Cette idéologie imprègne les textes à des degrés divers, s'échelonnant des prises de positions militantes à des travaux universitaires où elle est décelable mais ne compromet pas la qualité de la recherche, comme dans le cas de l'*Histoire de l'Occitanie* et de la *Nouvelle histoire de la littérature occitane* (5*). René Nelli au contraire, tout en constatant qu'"on ne peut définir l'Occitanie que comme un ensemble géographique où est parlé - et où a été parlé - un *dialecte occitan*", pense qu'"on fait la part trop belle au langage. L'esprit d'une ethnie ne tient pas uniquement à sa langue" (6). Loin de la considérer comme une individualité, il cherche à "déterminer le degré de réalité qu'il convient d'attribuer à l'Occitanie tant sur le plan culturel que sur le plan socio-politique" (7). Enfin, s'il partage l'humanisme progressiste qui domine dans l'occitanisme de la deuxième moitié de ce siècle, il a assez le sens des sociétés traditionnelles pour éviter de le projeter sur elles. "L'essentiel de la culture d'oc *appartient au Passé* et, par conséquent, ne saurait être assimilé sans quelque effort - ni critique. [...] L'homme instruit, en Occitanie, c'est celui qui [...] s'en forme une culture disparate, mais passionnante, très différente de celle du 'Français' moyen", culture qui comporte des "maîtres *dont l'œuvre vit encore*", des œuvres "toujours agissantes", et qui donc "demeure inspiratrice" "dans

l'ensemble de la pensée européenne" (8).

L'Occitanie traditionnelle

Les caractéristiques que les pays ouest-européens ont gardées jusqu'à aujourd'hui se précisent aux alentours de 1100. À partir de la Renaissance l'Occident connaît une longue phase d'invention de la modernité, conservant même après le grand basculement du XVIII^e siècle des héritages traditionnels. À cette périodisation occidentale s'ajoute pour l'Occitanie la rupture majeure constituée par la soumission au Pays d'oïl, accomplie pour la plupart de ses régions entre le milieu du XIII^e siècle et celui du XIV^e et suivie d'une provincialisation de plus en plus profonde. De 1100 à 1320 environ c'est l'apogée, âge du *trobar* et des hérésies, qui sont dès leur époque des références communes à tout l'Occident et le sont encore de nos jours. Aux XIV^e et XV^e siècles sa culture garde son autonomie mais vit sur sa lancée et a perdu son rayonnement extérieur. L'autonomie culturelle est perdue avec l'abandon de l'occitan comme langue administrative et juridique, et, par la plupart des écrivains, littéraire, aux XV^e et XVI^e siècles (9*). Désormais, l'originalité de l'Occitanie ne tiendra plus à la création de formes culturelles propres mais à une façon particulière de réfracter celles du reste de l'Occident. Entre 1525 et 1650 l'Occitanie le fait activement, participant de façon brillante aux nouvelles tendances renaissantes, protestantes et baroques de l'Occident et au baroud d'honneur de la noblesse française. Mais le classicisme et les Lumières la placent définitivement dans l'orbite culturelle parisienne. Cette évolution est renforcée avec l'instauration de l'État centralisé en 1789, puis de l'école obligatoire qui amène l'effondrement de l'occitanophonie vers la Première Guerre mondiale. La renaissance de la littérature d'expression occitane promue par le Félibrige à partir de 1854 prend place jusqu'à aujourd'hui au sein d'une culture très majoritairement française, et ses effets politiques ont toujours été très marginaux. À partir des environs de 1320 donc

l'Occitanie reçoit beaucoup plus qu'elle ne donne et ne fait plus partie des références communes à tout l'Occident, à la seule exception notable du prix Nobel conféré à Frédéric Mistral en 1905.

Comme les caractères de la civilisation occitane varient dans ses différentes régions, voici pour les besoins de l'exposé la présentation du découpage spatial adopté ici, qui ne sera justifié qu'au fil de l'essai. Le Nord-Ouest comprend l'Auvergne, la Marche, le Limousin et le Périgord. Le Bordelais est l'actuel département de la Gironde. Le Midi méditerranéen comprend deux zones: l'Est, entre le rebord oriental du Massif Central et le piémont italien des Alpes et entre le Pays d'oïl et la Méditerranée; et le Bas-Languedoc, zone de transition dont les caractéristiques semblent s'être peu à peu éloignées de celles de l'Intérieur pour se rapprocher de celles de l'Est. Le reste de l'Occitanie sera appelé l'Intérieur; son axe est l'Arc occitan Agen-Carcassonne-Nîmes et il comporte deux autres régions très typées, le sud-est du Massif Central et le Béarn.

Société et culture

Au sein de l'Occident traditionnel, expression qui désigne ici le Moyen Age et l'Ancien Régime entre 1100 et 1789, l'originalité de l'Occitanie résidait dans la forte empreinte du droit romain, le dynamisme et le prestige de la noblesse et la médiocrité de ceux du clergé et de la bourgeoisie.

L'Occident traditionnel était fait d'héritages romains et germaniques, en particulier de droit romain - dans sa forme tardive, empreinte d'universalisme stoïcien - et de droit féodal, dans des proportions variant selon les pays. L'Occitanie fut avec l'Italie et l'Espagne un des pays qui conservèrent le plus d'héritages romains au cours du Haut Moyen Age. Le droit romain ne disparut en tant que tel qu'au Xe siècle et les traces qui en subsistèrent dans les coutumes favorisèrent sa réapparition dans le courant du XIIe, parallèlement à l'acquisition par les villes d'institutions autonomes. La frontière entre droit romain et droit coutumier passait plus au nord que la limite entre

langues d'oc et d'oïl, sauf en Auvergne dont la partie septentrionale, la plus importante, relevait du second. Le droit romain eut des effets opposés sur la famille et sur la société globale. Il sanctionna une famille patriarcale où l'autorité du chef sur les enfants était très forte et ne s'atténuait sur la femme que vers le haut de l'échelle sociale. Inversement, ses lois universelles s'imposaient à des individus qui, quoique hiérarchisés en nobles et roturiers, pères et fils, aînés et cadets, hommes et femmes, jouissaient d'une égalité et d'une liberté relativement fortes pour une société traditionnelle. Alors que la plupart des sociétés occidentales étaient structurées par des liens personnels entre hommes et groupes hiérarchisés, la société occitane était plutôt composée de familles patriarcales autoritaires dans leur fonctionnement interne mais entretenant avec la société globale des rapports plutôt régis par des lois abstraites. Pour les paysans qui composaient l'immense majorité de la population cet individualisme familial était renforcé par la moindre rigueur des contraintes collectives de l'assolement biennal, contrairement au système triennal du Pays d'oïl. La vie municipale, foncièrement oligarchique mais comportant des aspects démocratiques, était moins vigoureuse qu'en Italie mais plus que dans le Pays d'oïl, sauf dans le Nord-Ouest. Du fait de la relative faiblesse des activités économiques (qui l'oppose aux cités italiennes) sa particularité était d'être animée par un milieu pléthorique d'hommes de loi. De plus, le droit romain était une représentation identitaire par laquelle le sud du Royaume s'opposait au nord, plus importante sous l'Ancien Régime que la différence linguistique.

(10)

Le clergé du sud de la Gaule et de la Francie occidentale fut un des plus brillants d'Occident entre le Ve siècle et le IXe; s'il fut en butte aux contestations de nombreuses hérésies puis aux empiètements de la noblesse, ce fut aussi le cas dans les autres pays (11*). La particularité de l'Église occitane est de s'en être mal relevée. La réforme ecclésiastique des Xe et XIe siècles dirigée par la papauté eut pour principaux relais Cluny et Cîteaux, en Pays d'oïl; mais si Cluny rayonna en Occitanie, en particulier à Marseille, à l'ouest du Rhône cette réforme connut l'échec le

plus grave de tout l'Occident. Le clergé occitan était aussi riche qu'ailleurs et plus exigeant en matières de dîmes, mais particulièrement médiocre aux points de vue spirituel et culturel. Des pans entiers de la culture lui échappèrent: en contraste avec celles du Pays d'oïl les universités étaient médiocres en théologie et ce sont les disciplines laïques de la médecine et du droit romain qui firent la renommée de celle de Montpellier; surtout, pour la première fois dans l'Occident médiéval, la noblesse - ou du moins, comme l'a fait remarquer Robert Lafont, la classe des chevaliers en conflit avec les nobles nantis - élaborait, avec le *trobar*, un système de valeurs qui était une contestation implicite de celui du clergé. La contestation explicite vint des hérésies, dont la carte dans l'Occident médiéval fait apparaître une très forte concentration autour de l'Arc occitan: disciples de Pierre de Bruys et d'Henri de Lausanne dans la première moitié du XIIe siècle; aux XIIe et XIIIe cathares, présents aussi en Italie du nord et dans d'autres pays mais beaucoup moins; à partir de la même époque vaudois, dont l'aire d'extension recouvrait aussi l'Est sauf le sud de la Provence ainsi que le Lyonnais et l'Italie du nord. Les plus grandes croisades intérieures à l'Occident furent menées dans le comté de Toulouse au XIIIe siècle; c'est à leur occasion que l'Inquisition fut institutionnalisée. De plus, le catholicisme lui-même subit l'empreinte du milieu. Ses particularités furent l'importance des Templiers, des Hospitaliers et des Franciscains, chez ces derniers surtout les "spirituels" opposés aux accommodements avec le siècle, qui produisirent une littérature en occitan et fournirent les bases religieuses de l'idéologie de la résistance à la conquête française; or, les deux premiers de ces ordres étaient les plus proches de l'esprit aristocratique et le troisième, des hérésies (12). Mais Templiers et spirituels franciscains furent mis au pas, la répression de ces derniers dans les années 1310-1330 constituant un nouveau traumatisme socioculturel peut-être sous-estimé par les historiens. La Papauté d'Avignon fut certes peu occitane dans la mesure où son installation dans cette ville fut le signe de sa collaboration avec la monarchie française, où sa culture était italienne, flamande et française et où elle ne patronna pas d'écrivain occitan; mais comme la grande

majorité des ses papes et de ses cardinaux étaient originaires du Midi du Royaume il faut se demander si elle ne représente pas l'apogée du clergé occitan et de ses caractéristiques propres, le bureaucratisme, l'affairisme et les compromissions politiques (13). Au XVI^e siècle les grandes zones d'implantation du protestantisme français furent le Béarn et l'Arc occitan et ses prolongements vers Genève et La Rochelle, mais sans l'ouest du Bas-Languedoc qui avait été le cœur du catharisme. La Ligue était solidement implantée dans les sociocultures du Pays d'oïl, de la Provence et de l'est du Bas-Languedoc et y fit aisément échec au protestantisme; mais elle dut lui disputer le Toulousain. Le relèvement du niveau du clergé par la Contre-Réforme et le jansénisme fut bien réel mais pas particulièrement remarquable à l'échelle du monde catholique. (14)

Ces dissidences semblent bien avoir eu de profondes racines dans la civilisation occitane. Le refus du serment par le catharisme était celui du système féodal et donc, en fait, le choix du droit romain. "Le modèle du père protestant ressemble trait pour trait au *pater familias* vigoureusement construit par les traditions occitanes. Le huguenot a droit à la parole au sein de son Église où il siège au Consistoire, comme il a droit à la parole au consulat, aux assemblées particulières ou aux états provinciaux" (15). Soutenues par une dynamique autochtone, ces hérésies ne furent mises au pas que par l'intervention du Pays d'oïl (16*). De la seconde moitié du XIII^e siècle à la première moitié du XIX^e de vastes régions autour de Toulouse furent marquées par un catholicisme à la fois rigide et peu dynamique, qui fut la cible des Lumières voltairiennes lors des affaires Calas et Sirven. Emmanuel Todd pense que l'Arc occitan, en particulier la vallée de la Garonne, est une de ces régions où "la reprise en main par l'Église avait consisté en un écrasement de la Réforme plutôt qu'en une résurrection du catholicisme" et où celui-ci "ne s'est jamais complètement remis des crises du XVI^e siècle", comme l'indique la pratique peu catholique de la limitation des naissances (17). Toutefois, hérésies et calvinisme furent concentrés autour de l'Arc occitan et, pour le second, aussi au Béarn, et touchèrent peu les autres régions; le Nord-Ouest, le Bordelais et la Guyenne se joignirent même à la Croisade, et le

Midi méditerranéen à la Ligue. (19)

La médiocrité de la bourgeoisie occitane était due à l'éloignement des grands courants économiques européens et à l'anticapitalisme foncier des mentalités. Celui-ci était le fait non seulement des nobles, des clercs et des classes populaires, aux yeux desquelles tout enrichissement respirait la malhonnêteté, mais encore de la bourgeoisie elle-même. Dans la mesure où celle-ci avait une culture propre c'était celle du droit; pour l'essentiel, elle faisait siennes les valeurs aristocratiques de propriété terrienne, de service de l'État et d'oisiveté, l'ambition suprême étant l'acquisition d'une seigneurie ou d'un office; elle était donc moins nettement distinguée de la noblesse que dans le nord du Royaume. Le primat du politique et du juridique sur l'économique était tel qu'en bien des endroits n'était dit "bourgeois" que le rentier ou le juriste, non le négociant réputé inférieur. D'où un mouvement constant de disparition des familles bourgeoises pour cause d'accession à la noblesse ou de faillite. La réussite des grandes bourgeoisies urbaines fut inversement proportionnelle à leur degré d'enracinement: la plus autochtone, celle de Toulouse, laissa passer l'occasion de son accession au niveau européen grâce à la spéculation du pastel au XVI^e siècle; la plus brillante, celle de Bordeaux, avait des origines diverses et une forte intégration à la France, semblable à celle de Nantes, comme en témoigne le style architectural de la ville; celle de Marseille était d'origine locale mais devait sa réussite à son rôle de port méditerranéen du Pays d'oïl. (19)

La noblesse occitane fut, en Occident, une de celles qui exerça la plus forte hégémonie sur sa socioculture (avec l'espagnole et l'allemande). Mais la prégnance du droit romain lui donnait, ainsi qu'à l'ensemble de la société, une extrême originalité, quoique atténuée peu à peu au cours du temps. Contrairement à la noblesse du Pays d'oïl elle était très nombreuse et possédait de petits fiefs; elle était donc plus proche des roturiers au point de vue économique et les côtoyait davantage dans la vie quotidienne. Sa principale caractéristique était de n'avoir connu que tardivement et peu le système féodal. Toutefois, comme le principal centre de diffusion occidental de celui-ci fut le Pays d'oïl, il pénétra plus

profondément dans le Nord-Ouest, et secondairement à partir de son relai catalan. Des traits fondamentaux définissant la féodalité, les liens d'homme à homme formalisés par l'hommage et la culture guerrière, l'Occitanie ignorait largement le premier et ne possédait le second que sous une forme atténuée. Les liens entre nobles étaient de simples rapports de clientèle comme il en existe dans toutes les sociétés; ils ne comportaient ni hommage ni obligations militaires; le vocabulaire désignant les rapports entre supérieurs et inférieurs était peu strict - la plupart des régions ignoraient les concepts de vassal et de seigneur - et s'appliquait souvent aussi aux rapports entre nobles et paysans. Les nobles occitans ne pratiquaient pas le tournoi. Leur infériorité militaire face aux Français lors de la Croisade fut donc considérable. De plus, leur pouvoir sur les roturiers était moins fort: pas de réserve seigneuriale, pas de corvée, un peu moins de taxes, et surtout une emprise nettement plus faible sur le territoire puisque l'importance de l'alleu ou propriété quiritaire était un des traits les plus originaux de l'Occitanie, qui opposait l'adage "nul seigneur sans titre" au "nulle terre sans seigneur" du Pays d'oïl, et imposait aux biens non nobles des nobles une taille dont dans le nord ceux-ci étaient exemptés. Mais malgré la relative faiblesse de son pouvoir la noblesse occitane possédait une autorité morale et un dynamisme très forts. Par deux fois elle se comporta en classe révolutionnaire anticléricale par l'appui apporté par une forte proportion de ses membres au catharisme et au protestantisme. (20)

Aux XIIe et XIIIe siècles, alors que la culture de la noblesse du Pays d'oïl, et à sa suite de celle de Catalogne, était constituée par le christianisme et les romans de chevalerie, la noblesse d'Occitanie donnait naissance, avec les troubadours, à une culture laïque dominée par la poésie lyrique (21*). La littérature occitane comporte peu d'apologies du métier des armes (22*). Quelles que puissent être les origines occitanes du cycle du Graal, elle ne s'est beaucoup intéressée ni à celui-ci, ni au merveilleux ou au fantastique (23*). En outre, l'absence de grandes chroniques, dont l'Italie ou le Pays d'oïl étaient riches, témoigne d'un désintérêt particulier pour l'histoire (24). Il est significatif que la

première épopée guerrière de l'Occitanie médiévale et la seule importante, la *Cançon de la Crosada*, soit la chronique d'une guerre et d'une histoire subies (25). C'est surtout après la conquête et principalement sur les marges françaises et ibériques que la chanson d'histoire et le roman antique, fortement tributaires des modèles étrangers, pénétrèrent en Occitanie (26). De plus, c'est l'Occitanie qui, en Occident, compta le plus de disciples de Joachim de Flore, courant qui demeure sa principale manifestation d'intérêt pour l'histoire; or, s'il s'agit bien d'un "grand récit", il est tout entier orienté vers l'attente optimiste du règne de l'Esprit, c'est-à-dire de la fin imminente de l'Histoire (27*).

Occitanie, France, Occident

Tentons de cerner la diversité spatiale et temporelle de l'Occitanie et sa situation au sein de la civilisation occidentale. Celle-ci était faite de l'entrecroisement de deux paires de polarités. D'une part, celle qui opposait la féodalité, d'origine plutôt germanique, où l'autorité était personnalisée et où la société était régie par des liens personnels, aux héritages romains, où l'autorité était abstraite et distincte de la personne de ses détenteurs et où le pouvoir était régi par une bureaucratie et un droit qui tendaient à la fois à l'uniformisation et à un certain respect de la liberté. Ces deux principes comportaient des contradictions internes: la féodalité, entre les libertés aristocratiques et l'affirmation du pouvoir monarchique; les héritages romains, entre la République, forme de la cité antique qui fut une de grandes originalités de l'Occident, et l'Empire, plus commun dans l'histoire mondiale et ayant des racines orientales. La seconde tension fondamentale de l'Occident traditionnel opposait la Chrétienté, à la très forte légitimité religieuse - catholique - et historique - romaine impériale - et des polities indépendantes et tendant à la laïcité, qui étaient en son sein des ferments de dissolution et finirent par la faire disparaître. Comme toutes les civilisations traditionnelles la Chrétienté - Chrétienté d'Occident à partir du schisme de 1054 - se considérait comme détentrice de la vérité et avait pour idéal de se constituer en une communauté politico-religieuse universelle dont les institutions étaient

des médiations sacrées entre vérité transcendante et société humaine. La particularité de l'Occident fut dans l'échec de cette communauté traditionnelle: les luttes des deux chefs que le dualisme de sa religiosité amena à lui donner, le pape et l'empereur, profitèrent aux deux autres types de politiques. La civilisation occidentale était faite, à l'entrecroisement des polarités héritages romains/féodalité et Chrétienté unifiée/politiques indépendantes, de quatre principes, représentant des attitudes différentes face au temporel et au spirituel: le Sacerdoce universel et d'héritage romain impérial, l'Empire universel et féodal, le Royaume indépendant et féodal, la République indépendante provenant de la cité antique. Comme ces principes se retrouvaient dans des proportions diverses dans toutes les politiques ils ne doivent pas être confondus avec elles, mêmes avec celles qui les représentèrent de la façon la plus pure: respectivement la Papauté, l'Empire carolingien puis Saint-Empire Romain Germanique, le Royaume de France et les cités de l'Italie centrale et septentrionale. Celle qui concerne le plus l'Occitanie, le Royaume de France, s'arrogea sur un mode mineur mais suffisant pour lui donner une autorité considérable des éléments appartenant au Sacerdoce et à l'Empire: les rois étaient sacrés et thaumaturges et la France, "fille aînée de l'Église", bénéficiait de son soutien; le roi était "empereur en son royaume" c'est-à-dire vassal de Dieu seul. L'évolution à long terme vit le principe République, qui jouissait au départ de la légitimité la plus faible car n'étant ni chrétien, ni impérial, ni féodal, gagner de l'importance dans toutes les politiques, de la résurrection du droit romain au XIIe siècle à l'élimination des trois autres dans l'État contemporain. En France en particulier la monarchie remplaça peu à peu la féodalité par l'État centralisé, se privant ainsi de ce qui faisait l'essence de sa légitimité pour finir emportée par le principe de la République.

Pour la plupart de ses régions et de ses époques l'Occitanie fut régie par les principes du Royaume, dont le centre était en Pays d'oïl, et de la République, qui constituait sa culture propre et lui donnait au sein du Royaume une culture de l'autonomie. Mais des distinctions spatiales et temporelles doivent être faites.

L'empreinte du Royaume fut plus forte dans les régions contiguës au Pays d'oïl, le Nord-Ouest, le Bordelais et l'Est. Dès le Moyen Age le Nord-Ouest ressemblait au Pays d'oïl par son système féodal et, pour l'Auvergne, par le droit coutumier, et faisait partie du même ensemble géopolitique, alors que le reste de l'Occitanie en était distinct par sa société et par l'ensemble géopolitique et culturel qu'il constituait avec l'État catalano-aragonais, dont il devait être arraché par la conquête française. De plus, l'Est, le Nord-Ouest et le Bordelais furent rattachés au Pays d'oïl par des manœuvres politiques qui même accompagnées d'opérations militaires n'endommagèrent pas leur tissu socioculturel. D'où leur fidélité au Royaume et leur orthodoxie religieuse. L'État d'Ancien Régime était fédéral, mais la logique du contrôle parisien était concentrique et ignorait les frontières linguistiques: toute la périphérie du Pays d'oïl jouissait d'autonomies et en Occitanie elles étaient d'autant plus fortes qu'on descendait vers la Provence, le Languedoc - qui avait deux capitales, Toulouse et Montpellier - et les Pyrénées; c'est là que les provinces revendiquaient avec le plus de force leur "liberté", le Midi méditerranéen ayant de plus la vie municipale la plus intense; plus on remontait vers le nord et plus la dépendance envers le Pays d'oïl se renforçait.

À cette opposition nord/sud s'en ajoutait une est/ouest. L'Est fut terre d'Empire pendant tout le Moyen Age; la Papauté eut son siège à Avignon au XIV^e siècle et détint cette ville jusqu'en 1791. Le pouvoir réel des empereurs sur leurs terres occitanes fut toujours négligeable, mais dans une société traditionnelle très sensible à la sacralité de l'autorité c'est à l'Empire que s'adressaient le respect et le sentiment d'appartenance et c'est lui que l'Église provençale soutenait (28). L'Est fut donc plus proche du cœur de la Chrétienté et des principes qui la définissaient, le Sacerdoce et l'Empire. Il est probable que cela favorisa une acceptation plus profonde du Royaume et une plus grande orthodoxie religieuse. De plus, la Provence et le Dauphiné sont aux marges de l'aire géopolitique et culturelle lotharingienne, qui existe encore aujourd'hui, et pendant tout le Moyen-Age et la Renaissance servirent de relais entre le Pays d'oïl et l'Italie (29*). Le Midi méditerranéen fut plus que les autres

régions occitanes parcouru de commerçants, de gouvernants et d'hommes de culture italiens et français. Jusqu'à l'établissement de l'instruction obligatoire, la zone comprise entre Marseille, Valence et Montpellier présenta un contraste unique en France entre des élites cultivées très nombreuses et des masses peu alphabétisées (30*); ailleurs l'importance quantitative des élites et le niveau d'instruction des masses étaient liés, bas au sud d'une ligne Saint-Malo-Genève et élevés au nord; cette particularité pourrait contribuer à expliquer l'importance du rôle de cette zone dans l'occitanisme (31*).

C'est l'Intérieur qui présentait les caractères les plus originaux. Il n'était contigu ni au Pays d'oïl, ni à l'axe lotharingien, n'appartenait pas à l'Empire (32*) et manifesta le rejet du Sacerdoce le plus radical de l'histoire de la Chrétienté. Le Béarn mena une politique indépendante du XIVe siècle au XVIe et fut un centre actif d'humanisme et de calvinisme, mais accepta la fin de son autonomie politique et religieuse car elle prit la forme de l'accession de son souverain au trône de France.

Au point de vue diachronique, le fait majeur fut l'acceptation de la domination du Pays d'oïl, même par l'Arc occitan qui se l'était vu imposer par la violence. Une de ses causes releva de la stratégie politique: les nobles, les bourgeois et les classes populaires du comté de Toulouse furent unis contre les Français lors de la Croisade, mais après leur victoire la domination de ceux-ci fut acceptée par la bourgeoisie et par ce qui restait de la noblesse locale en raison de l'appui qu'elle leur apportait contre les classes populaires et dans une certaine mesure contre le clergé (33). Les causes profondes de cette acceptation furent l'appartenance au Royaume de l'Occitanie occidentale, qui avait toujours reconnu son autorité sacrée même en dehors de tout pouvoir effectif (34), et un facteur plus contingent, la contemporanéité du rattachement au Pays d'oïl et du rapprochement en profondeur des deux sociétés. D'une part, en effet, l'Occitanie des XIIe et XIIIe siècles était en pleine évolution, à la fois vers le système féodal et vers la famille souche, définie par la pratique de l'exclusion des cadets au profit de l'héritier unique demeurant même marié au foyer du père sous son autorité, système familial de la plupart de ses régions jusqu'à l'époque

contemporaine et qui a d'importants effets sur les mentalités, comme l'a montré Emmanuel Todd (35). Sauf dans le Nord-Ouest la féodalisation n'atteignit jamais le niveau du Pays d'oïl, mais son renforcement sous la domination de celui-ci ne fit qu'accélérer ce mouvement endogène. L'autoritarisme et l'inégalitarisme de la famille souche rencontrèrent ceux de la monarchie et de l'Église. L'Église inquisitoriale qui donna le ton à la culture occitane de la seconde moitié du XIII^e siècle au XV^e n'avait jamais perdu la majorité face aux hérétiques, et le courant puritain et clérical auquel elle réduisit le *trobar* avait existé dès les débuts de celui-ci (36*). Plus, le *trobar* lui-même semble bien avoir été un effet de l'évolution féodale et autoritaire: la conquête en général platonique de l'épouse du seigneur était la revanche symbolique de vassaux et de cadets de plus en plus exclus du pouvoir (37). On peut également faire le lien entre cette exclusion et l'appui apporté au catharisme par la petite noblesse, et peut-être même voir dans celui-ci un exercice d'intériorisation de la discipline qui marquait de plus en plus la société (38*). D'autre part, au moment où le Pays d'oïl plaçait l'Occitanie sous son pouvoir il commençait lui-même à évoluer vers un type de société où elle put de mieux en mieux se reconnaître: sous l'action de la monarchie, le principe du Royaume y subit un déclin de son élément féodal, ce qui rapprocha les conditions des féodalités du nord et du sud, et surtout un recul continu devant celui de la République. Dès la génération suivant le rattachement du comté de Toulouse au domaine royal, des Occitans férus de droit romain et anticléricaux participèrent à cette opération séculaire, définitivement promue vers 1300 par Philippe le Bel et ses légistes, dont la figure emblématique fut Guilhem de Nogaret (39*). Certes, sous l'Ancien Régime les provinces occitanes manifestèrent le plus fort esprit d'indépendance du Royaume grâce à leurs statuts de type fédéral et par le nombre, la persistance et le plus haut degré d'organisation des révoltes populaires, aristocratiques, bourgeoises et protestantes, prolongées sous la Révolution par les insurrections fédéraliste et contre-révolutionnaires; mais même les plus radicales des sécessions, d'ailleurs très brèves, n'allèrent pas jusqu'à la sortie du

Royaume, ce qui indique bien la nature "fédéraliste" et non indépendantiste de la culture politique occitane des siècles de transition entre tradition et modernité (40*). Les voies de la participation de l'Occitanie à la construction de la "République" française peuvent être illustrées par l'histoire des idées politiques de ses grands auteurs et politiciens jusqu'à la Révolution: on distingue un courant de despotisme éclairé allant de Nogaret à Voltaire, homme du Pays d'oïl mais dont l'admiration pour la monarchie louis-quatorzienne eut beaucoup d'écho en Occitanie; le libéralisme aristocratique et "fédéral" de Fénelon et de Montesquieu, très influent en Occitanie, continué par Mirabeau et Rivarol; le libéralisme individualiste qui commence avec La Boétie et Montaigne, les monarchomaques calvinistes et ligueurs (41*), et triomphe avec Siéyès. Le tiraillement de la culture politique occitane entre l'esprit fédéraliste et la centralisation liée au rationalisme juridique de type romain et à l'individualisme vit la victoire de la seconde, au point de vue politique avec Siéyès et au point de vue culturel avec le *Discours sur l'universalité de la langue française* de Rivarol (42). On remarque en particulier la forte présence occitane dans la politique et les lettres de l'époque néoclassique, avec Rivarol, Siéyès, Mirabeau, Fabre d'Églantine, Sade, Chamfort... Ainsi, un simple examen historique montre que s'il est exact que l'Occitanie a vu sa culture propre détruite par le Pays d'oïl lors de la Croisade et des persécutions antiprotestantes, c'est de son propre mouvement qu'elle a accepté son intégration et ainsi, à la conjonction de ces deux phénomènes, sa provincialisation.

Pour un type idéal

De la civilisation de l'espace-temps occitan le plus typé, celui de l'Intérieur de 1100 à 1789, tentons d'extraire un type idéal, c'est-à-dire une attitude universelle face à la vie. Étant d'essence aristocratique, elle est idéaliste, contrairement à celle des roturiers, et tournée vers le monde, contrairement à celle des clercs. Cet idéalisme juxtapose le réalisme

spirituel des sociétés traditionnelles - le sentiment d'une réalité de l'invisible aussi forte que celle du visible - et, trait original parmi celles-ci, le réalisme au sens courant du terme - la saisie de la nature et de la société par l'observation et par la raison. D'où une très nette séparation entre le spirituel et le profane, qui donne à la civilisation occitane ses traits fondamentaux: la rareté des médiations naturelles et humaines du spirituel, auquel l'expérience abrupte de la grâce est le seul moyen d'accès, et une forte orientation éthique, marque de la subordination du profane. Avec René Nelli "on peut donc se demander si, en fin de compte, l'originalité de la pensée ethnique des Occitans méditerranéens ne reposerait pas [...] sur la coexistence d'un certain réalisme dualiste, faisant la part qui lui est due au mal et au néant, avec une doctrine de la Grâce, cherchant le salut dans la transcendance, mais ne la découvrant jamais que dans l'Éternel Féminin et, à travers lui, dans l'Amour immérité. [...] Le Languedocien [cherche] son être véritable dans la Réalité, objective ou subjective, qui le dépasse, bref à attendre tout de l'Inspiration ou de la Grâce..." (43*).

Un idéalisme tourné vers le monde est prise de distance envers les désirs de pouvoir, d'argent et de sexe; il est donc à forte teneur éthique. Les hérésies et le calvinisme surgissent d'une condamnation des compromissions catholiques avec le siècle; sauf erreur, la grande hérésie antinomiste du Moyen Age, celle du Libre Esprit, ne semble pas avoir gagné l'Occitanie. L'intransigeance éthique se trouve aussi chez les troubadours, même si elle peut nier la morale courante: "*larguesa*, c'est le mépris des contingences matérielles. [...] Le *vilan*, c'est fondamentalement celui qui produit, celui qui travaille, qui est donc prisonnier de ces contingences matérielles que le noble courtois méprise; le contraire de *larguesa*, c'est *avaresa* (cupidité)"; la *cortesia* s'oppose à la fois à la recherche du profit et à celle du pouvoir par la violence, la *desmesura*; même accompagné de rapports physiques l'amour est extrêmement idéalisé, il a pour but l'amélioration du *prètz* ou *valor* des amants. (44*)

Au cœur de ce spiritualisme est une expérience de la grâce

réduisant au minimum les médiations humaines et naturelles et préférant les trouver dans le donné empirique plus que dans des symboles. Hérétiques médiévaux et calvinistes minimisent les rites tels que culte et sacrements, ne leur reconnaissant de valeur que symbolique et/ou subordonnée à la pureté de l'officiant; ils rejettent au nom de l'expérience spirituelle personnelle, qu'elle soit réservée à une minorité de parfaits ou sacerdoce universel, la caste sacerdotale qui se pose en intermédiaire spirituel - anticléricalisme qui est un des traits les plus durables de la civilisation occitane des origines à nos jours; un autre refus des médiations humaines du spirituel est le docétisme de la plupart des hérétiques, qui n'admet pas que le Christ divin ait pu aussi être homme. Le refus de sacraliser hommes, groupes et institutions s'étend aussi au domaine laïc. Par sa valorisation du droit et par ses révoltes l'Occitanie a marqué envers les gouvernants un irrespect d'autant plus fort qu'ils se posaient en chefs charismatiques, qu'ils soient seigneurs féodaux, monarques ou, à l'époque contemporaine, dictateurs ou présidents un peu trop autoritaires. L'autorité des supérieurs dépend de leur observance des valeurs universelles: le prestige des valeurs nobiliaires était plus grand que celui des nobles eux-mêmes; dans la seconde partie de la *Cançon de la Crosada* "la supériorité des grands, du comte [de Toulouse] en premier lieu, est légitimée par le fait qu'ils sont les meilleurs serviteurs et les meilleurs garants de l'idéal commun", le comte "ne s'élève au-dessus des autres *ric òmes* [les nobles] [...] que parce qu'il est le plus accompli et le plus fidèle dans l'observance de la morale *cortesa*, le meilleur serviteur de *paratge*"; ce dernier terme, forgé à partir de *par*, égal, désigne la noblesse d'âme, offerte à tous même si tous ne s'y élèvent pas, qui précède et légitime la noblesse de statut (45). Le respect pour l'État n'est qu'un corollaire de celui du droit et ne s'étend pas à ceux qui le dirigent. Les institutions sont jugées et souvent condamnées au nom de valeurs supérieures: le clergé au nom de la spiritualité, le mariage au nom de l'amour. Pour le protestant qui obéit à Dieu et non à des prêtres, pour le sujet du droit romain qui se conforme à des lois mais non aux volontés de supérieurs hiérarchiques, l'autorité est celle de principes abstraits

imprimés dans la conscience personnelle. Le refus de sacraliser les constructions socioculturelles s'étend à l'ensemble de l'histoire, allant jusqu'au désintéret pur et simple à son égard (46*). Les médiations du spirituel ne se trouvent pas non plus dans la nature, puisqu'elle est mauvaise pour le cathare, indifférente pour le calviniste, et que si le troubadour jouit de ses beautés ce n'est que sous l'emprise du *jòi d'amor*.

Ni le monde ni la société ne sont enchantés, ils ne comportent ni merveilleux, ni fantastique, ni horreur. Leur connaissance ne relève pas de l'imagination mais de l'expérience et de la raison, d'où une pensée sociopolitique essentiellement classique et laïque. Fortement valorisée pour les choses humaines et naturelles, la raison est récusée comme médiation du spirituel, d'où l'absence de goût pour la théologie et la philosophie; les seuls discours valides sur le spirituel sont ceux qui explicitent les révélations et les expériences - grâce, visions... - c'est-à-dire de type théosophique et gnostique. Orientée vers la société et la nature, la raison occitane n'est pas rationaliste à strictement parler mais empiriste et positiviste. L'orientation de l'imagination vers le seul supramonde, l'absence de croyance en un monde habité de présences surnaturelles, vivant et vibrant de correspondances, éloignent le type idéal occitan de l'ésotérisme. Le dépouillement calviniste est l'antithèse de celui-ci, et les travaux sérieux n'y incluent pas le catharisme (si celui-ci comportait des éléments ésotériques comme les orientations solaires du château de Montségur il y en avait aussi dans le catholicisme) (47*).

La seule médiation naturelle et humaine reconnue par la civilisation occitane a été la femme. Il est difficile de comprendre comment l'Occitanie des XIIe et XIIIe siècles a pu donner naissance à des phénomènes en apparence aussi contradictoires que l'approbation joyeuse du monde des troubadours et son rejet par les cathares. On peut tenter d'y arriver en y voyant, ainsi que le calvinisme, des réponses différentes à une même problématique, celle des médiations terrestres du spirituel et des possibilités de transfiguration du monde par la grâce. Les cathares ne reconnaissaient aucune médiation, sauf semble-t-il le soleil, et tenaient pour impossible par principe une telle transfiguration, sinon à la fin des

temps pour certains d'entre eux. Les calvinistes croyaient celle-ci possible dans les affaires de la cité, qu'ils s'employaient à moraliser. Plus optimistes encore, les troubadours voyaient en la femme la grande médiation; on peut peut-être même parler d'ésotérisme pour les plus religieux d'entre eux (48*). Quoique la mystique de la femme et le refus chrétien de la chair par les dissidents religieux soient opposés, il semble bien qu'on puisse y déceler des traits communs propres au spiritualisme occitan. On remarque souvent que la similitude entre Dieu et la *dòmna* est la "toute-puissance capable de faire tourner la fameuse roue de la fortune, maîtresse des destinées humaines" (49). Elle est sans doute aussi dans une conception du spirituel comme à la fois potentialité offerte à tous à égalité et en permanence et expérience d'une grâce qui n'échoit qu'à quelques-uns: le Dieu des hérétiques et des calvinistes et la femme des troubadours sont à la fois des présences données à chacun et les dispensateurs d'une grâce réservée à des élus, moins méritée par la valeur personnelle qu'elle n'en est la source. Ce dualisme sépare strictement le spirituel et le profane mais les place tous les deux dans l'ici et le maintenant, qui se trouve être ainsi à la fois entièrement familier et entièrement autre. Cette omniprésence du spirituel peut sembler être un point commun avec le panthéisme; mais elle s'en distingue en ce qu'elle ne s'actualise que dans des êtres ou des moments d'élection. C'est pourquoi, si on peut suivre René Nelli quand il voit la "Déesse-mère" ou "mère cosmique" derrière la Vierge des franciscains méridionaux, car c'est une continuité propre à la généalogie du christianisme, et sans doute dans le pythagorisme de Fabre d'Olivet et la religion de l'Humanité de Comte, car ils doivent beaucoup au romantisme, et si on peut concéder qu'on retrouve dans ces doctrines la tendance occitane à trouver dans la femme une intercession vers le spirituel, on ne peut être d'accord avec lui quand il voit aussi la mère cosmique derrière la Femme des troubadours (50), car celle-ci n'est pas une mère mais une amante; alors que l'amour de la déesse-mère, symbole panthéiste, est comme le dit Nelli "charité infinie" donnée à tous, celui de l'amante est réservé à quelques-uns. Alors que le panthéisme est rassurant, le sentiment d'une grâce dont la potentialité

est constamment présente mais dont l'actualisation est entièrement arbitraire est probablement la source d'une angoisse de la non-élection. Même chez les troubadours le dualisme demeure, puisque le monde n'est transfiguré que par une joie d'amour qui vient d'ailleurs (51*).

Le paradoxe de ce spiritualisme est d'être tourné vers le monde tout en n'ayant guère confiance en lui. Le dualisme qui attend tout de l'inspiration et de la grâce ignore la confiance en la continuité de l'être qu'ont les panthéismes, les matérialismes, les historicismes. Évidente chez les troubadours, l'orientation terrestre se trouve aussi chez les dissidents religieux. Le peu de mentions en Occitanie d'extases mystiques est peut-être due en partie aux lacunes de la chronique concernant les hérétiques, mais plus probablement tient à leur rareté, qui signale une spiritualité à très forte orientation éthique, soucieuse avant tout d'établir avec le profane des rapports corrects afin de se libérer de son emprise (52*). L'homme occitan idéal défend constamment la grâce contre les atteintes du monde extérieur: le troubadour contre les jaloux et les vilains, le protestant contre les catholiques, le cathare contre toute la création. On retrouve dans ce type de vie spirituelle l'esprit de l'aristocrate soumis à des valeurs qui le dépassent mais entièrement libre envers le reste. Si cela est vrai, une bonne définition du cœur du type idéal occitan peut être empruntée au protestantisme. Ainsi que le rappelle E. Todd, l'homme protestant est soumis au décret divin mais libre envers toute instance sociale, contrairement au catholique qui est soumis à l'Église mais peut infléchir le décret divin par ses œuvres (53). Contrairement à la "théologie naturelle [catholique, qui] permet [...] de passer insensiblement du monde de la chair au monde de l'esprit [...] et de développer alors toute une gamme d'états mystiques [...] dans le protestantisme la mystique n'est donc pas exaltée, elle n'est pas recherchée pour elle-même. Elle est une grâce qui accompagne la vie spirituelle chez les tempéraments forts. [...] 'Non pas le Christ et la Vierge, mais le Christ seul; non pas la grâce et la liberté, mais la grâce seule créatrice de liberté; non pas la foi et les œuvres, mais la foi seule d'où naissent les œuvres; non pas l'Écriture et la Tradition, mais l'Écriture seule en tant que témoignage unique rendu à

l'œuvre de Dieu; non pas l'Église et le Royaume dans une sorte de continuité temporelle, mais le Royaume seul objet de l'attente de l'Église; non pas la foi et la raison, mais la foi capable de renouveler l'intelligence" (54).

En bref, la civilisation occitane trouve de la magie, du merveilleux, de l'extraordinaire, dans le divin et dans l'amour mais non ailleurs: elle ignore la mystique ou le romantisme de l'Histoire, de l'État, des groupes et des chefs charismatiques; sa grande poésie ne parle que d'amour et de résistance. Dans la conduite de la vie personnelle qui est son souci essentiel, elle est idéaliste et antimatérialiste; dans les affaires humaines, sceptique, empiriste et rationnelle. Les seuls savoirs qui l'intéressent, le droit et la médecine, ont pour but d'assurer la santé et le bon gouvernement, simples conditions du vécu de ses aspirations fondamentales, Dieu et l'amour. Ses valeurs sont foncièrement égalitaristes et universalistes puisque la promotion dans l'élite est potentiellement offerte à tous et que celle-ci est de nature spirituelle, loin de toute sacralisation d'hommes, de groupes et d'institutions. (55*)

Cet élitisme spirituel entretenait envers le profane une condescendance dont l'effet peut être appelé humanisme second. Le paradoxe des effets socioculturels du catharisme est bien connu: exigeant un ascétisme très strict des parfaits mais non des autres hommes il laissait les affaires temporelles régies par les valeurs purement humaines de sociabilité, d'ordre, de paix, d'amour et de prospérité (il était plus tolérant que le catholicisme en matière sexuelle et permettait le prêt à intérêt). Le paradoxe d'un calvinisme foncièrement opposé à l'humanisme mais le rejoignant par son souci de moralisation de la société est également connu. Le *trobar* était sans doute plus intrinsèquement proche de l'humanisme, mais son *jòi* créait une atmosphère de sacralité et d'arrachement à soi qui l'en éloignait sensiblement, et ne devenait humanisme qu'en s'étendant à toute l'humanité sous forme de *caritat* ou de *mercé* (56*). Dans la société, cet humanisme second se trouvait dans le contraste entre l'autoritarisme qui régissait les lignées patriarcales et la tolérance envers les relations amoureuses et amicales des cadets; et dans

la tension au sein du droit romain entre l'autodiscipline requise par l'observance de ses lois et la liberté et l'égalité relatives qu'il garantissait. L'Occitanie traditionnelle n'imposait ses valeurs dans toute leur rigueur qu'à des minorités: les religieux, les nobles, les amants, les pères, les aînés, et laissait avec une certaine tolérance la masse vivre sans recherche du dépassement de soi. D'où sur le long terme l'inclination à la liberté et à l'universalisme.

Dans une perspective mondiale, on peut caractériser la tradition occitane comme celle d'un Extrême-Occident. L'Occident se distingue des autres civilisations par le fort dualisme de sa religiosité, par sa saisie empirique des phénomènes et par l'importance du principe de la République. Or, en Occitanie ces traits avaient une force particulière, ainsi que le rejet de leurs contraires, la conception d'un monde parcouru de forces spirituelles et vitales manipulables par des rites, la sacralité du Sacerdoce, de l'Empire, de leur bureaucratie et de leur histoire, et dans la mesure où il s'en prévalait du Royaume; par comparaison, le catholicisme et le judaïsme paraissent plus "orientaux". De plus, cette conception du monde était traditionnelle de par son réalisme spirituel, son fort spiritualisme, son refus de l'esprit bourgeois; elle se distingue à cet égard des cultures française et anglaise qui dès le XIII^e siècle se sont orientées vers la modernité. En bref, dresser une carte spirituelle de l'Occident amènerait peut-être à distinguer des cultures relativement peu occidentales, plus proches du fond traditionnel universel, en ce qu'elles voyaient le monde enchanté par une hiérarchie de médiations entre spirituel et temporel, principalement le Sacerdoce (Italie, Espagne) et l'Empire (Allemagne); des cultures pour lesquelles le spirituel était radicalement hétérogène au temporel, ce qui aboutit à son oubli et au désenchantement du monde, très occidentales donc mais non traditionnelles (Pays d'Oïl, Angleterre); et la culture occitane, à la fois très traditionnelle par son réalisme spirituel et très occidentale par son dualisme. Transposée en termes psychologiques certes trop simples, cette catégorisation reviendrait à distinguer des cultures spiritualistes et "chaudes", portées aux effusions mystiques et politiques; des cultures

matérialistes et "froides", pragmatiques et rationnelles; et une culture spiritualiste et "froide", ignorant les effusions politico-historiques et soumettant les mystiques et les amoureuses à une Loi. (57*)

Malgré le caractère résolument traditionnel de cette conception du monde, son dualisme permit à l'Occitanie de faire bon accueil à la modernité - ce qui est une faiblesse du point de vue traditionnel et une richesse du point de vue moderne. Son humanisme second passa au premier plan et elle s'ouvrit à l'humanisme renaissant et aux Lumières. Son empirisme et son positivisme la faisaient réceptive aux sciences et à une approche pragmatique des affaires humaines, ce qui pourrait expliquer la bonne entente entre les Bordelais et les Anglais; ses valeurs égalitaristes et universalistes étaient fort semblables à celles dont le Pays d'oïl fut le héraut, ce qui contribue à coup sûr à expliquer la bonne entente avec celui-ci. Le seul frein à la modernisation dû aux caractéristiques propres de la civilisation occitane était son opposition au matérialisme et au capitalisme. Ce fut une des causes du contraste entre le retard technique et économique et l'acceptation intellectuelle et morale de la modernité, quoique quelque peu freinée par cette arriération. En bref, l'originalité de l'Occitanie fut dans un dualisme comportant à la fois un spiritualisme lui assurant un solide ancrage dans la conception traditionnelle du monde et un sens de la réalité empirique aussi fort que celui des pays qui donnèrent naissance à la modernité, l'Italie, la France et l'Angleterre.

Par ailleurs, on peut se demander si la civilisation occitane ne comportait pas des traits qui lui permirent d'accepter sa propre disparition. Même avant que le Pays d'oïl ne devînt le porteur de valeurs où l'Occitanie se reconnaissait, au temps même où il n'était pour elle qu'une force brute, on peut penser qu'elle accepta sa domination comme le décret d'un destin auquel elle avait pris l'habitude de se soumettre. Il ne suffit pas d'interpréter le *trobar* comme une affirmation identitaire des nobles face aux clercs et aux roturiers, ou des vassaux face aux seigneurs, car celle-ci existait dans tout l'Occident. S'il fut créé par la noblesse occitane ce fut sans doute pour pallier une faiblesse identitaire qui lui

était particulière, provenant de son tiraillement entre deux systèmes de valeurs qui ne lui appartenaient pas en propre, la féodalité du Pays d'oïl et le droit romain des villes. En déterminant l'identité personnelle par le seul état amoureux et en la vouant ainsi à se dissoudre hors de lui, le *trobar* était le reflet de cette incertitude. Ce mode d'être se démarquait de celui que la féodalité et le droit romain concouraient à promouvoir au-delà de leurs différences: la continuité de la fermeté intérieure au sein des changements, gardée par le guerrier prêt au combat au-delà des alternances de guerre et de paix et par le citoyen respectant le droit dans les situations contingentes. Attendre tout de l'inspiration et de la grâce, c'est se priver des ressources permettant de lutter contre le destin. En donnant son appui à un catharisme qui ne concevait la fermeté intérieure que dans le rejet du monde la noblesse occitane montra son incapacité à la vivre au sein de celui-ci. Les considérations politico-militaires ne suffirent pas à expliquer sa défaite face aux Français: son infériorité en matière guerrière et la faiblesse de sa position face aux lois du Sacerdoce et du Royaume étaient réelles, mais les armes et le courage étaient égaux et le nombre souvent supérieur (par exemple à Muret). On peut faire l'hypothèse d'Occitans se trouvant brusquement privés de leurs ressources intérieures face à des signes perçus comme perte de la grâce ou revirement du destin (à Muret, la mort du roi). Sur le long terme, faire reposer toute sa conception du monde sur le *jòi d'amor* et le *jòvens* était s'exposer à se trouver démuné une fois passé leur temps. L'histoire intérieure de l'Occitanie ressemble fort à l'archétype banal d'une vie amoureuse: temps éclatant des libres amours (au XIIe siècle) puis mariage (béni et surveillé par l'Église sous la forme du *trobar* christianisé des XIIIe et XIVe siècles) s'enfonçant peu à peu dans une longue période de misogynie et de bigoterie - qui ne prit fin qu'avec la déchristianisation et le féminisme contemporains. Il est vrai que la civilisation occitane a subi une destruction de l'extérieur, mais peut-être aussi qu'elle l'accepta comme perte de l'état de grâce auquel elle avait exclusivement remis son identité. L'acceptation de la victoire française au XIIIe siècle par les élites occitanes, accompagnée par la montée de la bourgeoisie, signifia

l'abandon d'une logique de la spiritualité et de l'art pour une logique du pouvoir et de l'argent. On peut voir dans certains aspects ultérieurs de la civilisation occitane des tentatives de retrouver la grâce perdue. Le gentilhomme gascon de l'âge baroque la retrouva réellement lors des guerres culminant avec l'épopée d'Henri de Navarre; mais l'image qui en faisait un vantard et un pleutre, apparue au moment où cette grâce retombait (vers 1610), était peut-être la caricature d'une lutte bien réelle contre la perte d'être sans cesse menaçante par l'entretien volontariste du paraître; ce mépris pour les Gascons n'était peut-être pas entièrement injustifié de la part d'un Pays d'oïl qui accédait alors à un équilibre entre féodalité et droit romain et commençait à l'exprimer par le classicisme. Au cours des siècles suivants, on peut se demander si les apologies, récurrentes dans la société et la littérature occitanes, de la gaudriole et des bamboches des camaraderies masculines, ne furent pas les derniers soubresauts de ce volontarisme de la grâce (58).

L'Occitanie moderne

Tentons de repérer les caractéristiques occitanes dans l'Occitanie moderne, quoique à partir de la Renaissance elles aillent s'amenuisant.

Ne pouvant approfondir les aspects artistiques et littéraires de l'Occitanie moderne - ce qui limite certes la portée du type idéal proposé - nous laissons la parole à René Nelli. Il décèle "ce je ne sais quoi d'artificiel", de refroidi, de savant, qui caractérise presque toute la poésie méditerranéenne française et qui s'accommode fort bien du classicisme et de toutes les doctrines de l'art pour l'art. Si pour ces écrivains (on pense surtout aux surréalistes - ou apparentés - des pays du sud: Reverdy, René Char, Joë Bousquet) le langage est 'créateur', c'est toujours à partir d'une très longue méditation sur les mots... [...] Il y a, incontestablement, un 'style français' du sud [...] renfermé sur lui-même, généralement obscur mais ne laissant rien au hasard - ou l'incluant dans sa trame - témoignant d'une maîtrise absolue de tous ses effets et, par conséquent, d'une parfaite

lucidité créatrice: c'est Paul Valéry qui, à mon avis, représenterait le mieux cet art du sud, le *trobar clus* "; Nelli ajoute les noms d'Alexandre Soumet (1788-1845), Alphonse Daudet, François Paul Alibert (1873-1953), André Chamson, Joseph Delteil, et bien sûr ceux des écrivains d'expression occitane (59). Dans les arts plastiques, "on en vient à se demander si la vraie constante de l'art occitanien ne serait pas, en fin de compte, une tendance générale à faire prédominer le construit, le 'pictural' ou le 'sculptural' sur le réalisme ou le figuratif [...]. L'Homme d'oc est *architecte* dans la mesure où il construit dans le *solide* la beauté pure de formes *qui n'existent que pour l'esprit humain* " (60); Nelli cite l'art médiéval et Ingres, Cézanne, Soulages, Bourdelle, Maillol, Despiau, Richier. Il précise qu'il ne parle en fait que du Midi méditerranéen et qu'il doute qu'on puisse étendre tous ses caractères à l'ensemble de l'Occitanie. Nous ignorons dans quelle mesure cette caractérisation est orientée par ses propres préférences. Ne surestime-t-il pas le *trobar clus* au détriment du *trobar lèu* ? Ne faudrait-il pas ajouter Francis Jammes et Jean Giono et donner plus d'importance à Joseph Delteil, ces trois auteurs ayant en commun la recherche d'une sagesse de la vie ordinaire qu'on retrouve chez bien des penseurs occitans?

Tentons plutôt de suivre la direction indiquée par René Nelli dans le domaine de la pensée: "Rien ne serait plus utile, et plus éclairant, que de retrouver par un long travail d'analyse, le *cheminement, à travers la pensée française, des constantes occitaniennes*. Mais cette tâche me paraît prématurée, car elle ne doit pas consister à revendiquer comme 'occitans', au nom d'un nationalisme imbécile, tous les écrivains ou penseurs français nés dans l'une ou l'autre des provinces d'oc, mais à mettre en évidence pour quelques-uns d'entre eux la réalité de leur enracinement idéologique et de leur dépendance à l'égard du milieu culturel. Cela sera, je crois, le travail des universitaires occitans de demain, s'ils ont assez d'indépendance d'esprit pour accomplir cette discrimination par rapport à l'esprit d'oc - qui demeure, d'ailleurs, à définir - et non point par rapport à l'esprit français. En ce qui concerne les systèmes philosophiques - délocalisés par essence - cette étude

'différentielle' sera toujours précaire et douteuse"; Nelli cite Montaigne, Gassendi, Pascal, le janséniste Duguet (ou Du Guet, 1645-1733), Bayle, Montesquieu, Sade, le philosophe du destin Hyacinthe Azaïs (1766-1845), le baron Guiraud (1788-1847, philosophe catholique de l'histoire à tendances dualistes), Fabre d'Olivet, Comte et Maurras (61). Il nous semble que les critères permettant de considérer une personne comme occitane se présentent en camaïeu. Le maximum d'occitanité est définie par la connaissance de l'occitan et/ou par une carrière en Occitanie, chose rare après 1650, et à défaut par un début de carrière et/ou un enracinement durable par la résidence ou la participation sociale ou politique; c'est le cas de Montaigne, La Boétie, Gassendi, Montesquieu, Sade, Fabre d'Olivet, Louis de Bonald, Adolphe Thiers, Jaurès, Maurras. Ensuite se trouvent les nombreuses personnes qui vécurent hors d'Occitanie à partir de l'âge de vingt ans environ: Bayle, Fénelon, Chamfort, Rivarol, Mirabeau, Siéyès, Comte. Une enfance ou des origines familiales occitanes ne suffisent pas, ce qui amène à exclure, contrairement aux auteurs occitanistes, Pascal (élevé à Paris et à Rouen, bien que sa pensée soit proche du type idéal occitan), Louis Blanc, Auguste Blanqui et sans doute Paul Lafargue (62).

René Nelli écrit qu'"au XVII^e siècle, Gassendi, réhabilitant les atomes d'Épicure, mais sans nier, comme lui, l'existence d'une première cause indépendante de toutes les autres, *était déjà un de ces matérialistes croyant à l'être suprême* comme le sont la plupart des penseurs méridionaux qui s'opposent à Descartes. [...] Par quel mystère la plupart des philosophes nés au sud de la Loire - y compris Pascal - ont-ils été - peu ou prou - anticartésiens? Pourquoi - *rationalistes pour la plupart* - ajoutaient-ils presque toujours à la doctrine de Descartes des considérations qui l'annulent ou la modifient dans un sens qui la dénaturent?" (63). En effet, au point de vue philosophique les penseurs occitans sont antimétaphysiques, sceptiques, rebelles au dogmatisme et aux systèmes, empiristes et positivistes, comme Montaigne, Gassendi, Bayle, les théoriciens politiques, Comte dans une certaine mesure; certains sont agnostiques mais, trait très original, beaucoup sont en

même temps des fidéistes donnant à la grâce une importance fondamentale: Gassendi contre Descartes et Aristote, Fénelon contre le cartésianisme, Bayle contre le rationalisme déiste. Leur rationalisme foncier est réservé à l'observation objective des phénomènes naturels et, de préférence, humains: Montesquieu est un pionnier de la science politique moderne; même au sein du traditionalisme et du nationalisme, Bonald et Maurras ont un rationalisme ignoré de Maistre et de Barrès. Entre les extrêmes d'inhumanité du matérialisme et du spiritualisme, l'humanisme est souvent second, comme chez Montaigne ou Bayle. D'où une éthique foncièrement rigoureuse mais en même temps ouverte aux plaisirs du corps et de l'esprit - le rire, l'ironie - comme chez ces derniers, chez Gassendi et, à sa façon, Sade (chez qui le néoclassicisme et, peut-être, une imprégnation occitane, aboutissent à la soumission des débordements les plus extrêmes à une Loi). Même progressistes, ces penseurs sont réfractaires aux mystiques de l'histoire et à l'exaltation des hauts faits, leur préférant une sagesse de la vie ordinaire dont Montaigne et Lafargue, le premier penseur marxiste français, apologiste du "droit à la paresse", sont des représentants; leurs philosophies de l'histoire sont statiques ou cycliques et sont en fait des apologues du destin, comme chez Montaigne, Bayle, Azaïs et Fabre d'Olivet - ce qui éloigne Comte de ce type idéal. À l'exception des plus conservateurs comme Bonald, Comte et Maurras, il ont un sens très vif du primat de la conscience individuelle et de la relativité des institutions et des conventions humaines, exemplifié par l'opposition de Fénelon à Bossuet et également évident chez La Boétie, Montaigne, Bayle, Montesquieu, Chamfort; d'où l'esprit de résistance du citoyen contre les pouvoirs, que La Boétie inaugure de façon éclatante, même s'il peut s'accompagner, comme chez Montaigne, d'un conventionalisme raisonné. L'universalisme leur est une tendance commune; même la théorie de la nation de Maurras, quoique extrémiste, est applicable à tous les pays (64*). En politique la plupart de ces penseurs sont donc pluralistes, conciliateurs, tolérants, orientation exemplifiée par la polémique entre Bayle et Jurieu; comme Montaigne, Bayle, Jaurès et bien d'autres, beaucoup prennent la défense de ceux qui

sont opprimés ou différents. En bref, le type idéal de la pensée occitane pourrait provenir des doctrines de Montaigne, de Gassendi et de Bayle; l'opposition intellectuelle entre Occitanie et Pays d'oïl pourrait être celle de Gassendi et de Descartes, de Fénelon et de Bossuet, de Bayle et de Jurieu, de La Boétie et de Jean Bodin (admirateur de l'État et pourchasseur de sorcières)...; alors que le Pays d'oïl pense à la façon de Platon, d'Aristote et des dominicains, l'Occitanie le fait à la façon des sophistes, de Démocrite et de leurs descendants sceptiques et épicuriens, et des franciscains. Mais si elle se distingue nettement du Pays d'oïl au point de vue métaphysique et éthique, elle en partage le rationalisme et l'universalisme sociopolitiques, voire le nationalisme français, ce qui contribue à expliquer l'insuccès du nationalisme et de l'autonomisme occitans.

"À partir [...] des années révolutionnaires, il y aura certes beaucoup d'événements d'importance historique en Occitanie, mais on peut difficilement les dire occitans: ce sont des aspects particuliers des grandes crises qui agitent la France. Leur aspect spécifique vient de la structure de la société au sud de la Loire" (65). On peut remarquer en particulier qu'il s'est trouvé des Occitans de toutes tendances parmi le personnel politique de tous les régimes de la monarchie à la Ve République (66*).

Dans les spécificités sociopolitiques de l'Occitanie contemporaine on reconnaît aisément des héritages de l'Occitanie traditionnelle. Le principal est la persistance d'une sorte d'antipathie principielle entre la socioculture globale et la bourgeoisie, manifestée par la désoccitanisation massive de ses capitaux et du coup par la disparition de ses couches supérieures, par l'anticapitalisme, par le peu de suffrages donnés à la droite libérale et la quasi-absence de penseurs de cette tendance (67*). Cette opposition à la bourgeoisie se manifesta d'abord par le maintien jusqu'en 1848, et même après en Aquitaine, du traditionalisme contre-révolutionnaire, à la fois nobiliaire et populaire, dont la vigueur n'avait d'équivalent que dans l'Ouest français, théorisé par Bonald, puis du nationalisme français, qui imprégna le Félibrige et fut théorisé par

Maurras (68). À partir de 1848, quand l'Occitanie acquit sa configuration idéologique contemporaine, l'anticapitalisme profita surtout à la gauche, dont l'Occitanie fut la principale place-forte française; le Midi méditerranéen et le Nord-Ouest devinrent communistes, tandis que l'Intérieur resta dominé par le socialisme, dont Jaurès fut le principal penseur français, et un radical-socialisme typiquement occitan "avec sa référence au droit romain, avec son attachement à l'ordre et sa revendication réformiste, avec son désir de maintenir l'autonomie du petit propriétaire" (69). E. Todd écrit qu'"avant d'être socialiste, l'Occitanie ne fut pas républicaine mais royaliste. [...] Le socialisme n'apparaît pas, idéologiquement, comme l'héritier de la Révolution mais de la contre-révolution" (70), du moins au point de vue anthropologique. De plus, on remarque le net refus du bonapartisme au sens large, surtout de Napoléon III et de de Gaulle (71). Enfin, la continuation de l'esprit "fédéraliste" apparut dans les résistances plus fortes que dans le reste de la France à la fiscalité et à la conscription de 1815 à 1848 (81), et dans l'existence dans toutes les familles politiques de doctrines et de mouvements explicitement fédéralistes: insurrection fédéraliste de 1793, Communes de 1871, doctrine de la décentralisation dans l'Action Française... (73); mais ils furent divers, discontinus et sans influence durable, plus encore ceux qui se voulurent méridionaux ou occitans: vellétés politiques du Félibrige, mouvement des vigneronns du Bas-Languedoc et du Roussillon en 1907, occitanisme politique depuis les années 1920 avec son apogée des années 1960 et 1970 (74).

Résumé

La densité des caractéristiques occitanes varie selon les époques et les régions. Au point de vue spatial, elle va croissant dans l'ordre: Auvergne, reste du Nord-Ouest, Bordelais, Est, Intérieur. Au point de vue temporel, elle fut à son maximum aux XIIe siècle et décrut régulièrement par la suite.

Les caractères généraux de la civilisation occitane proviennent des interactions entre héritages romains (droit, culture de la cité, liberté, égalité) et valeurs aristocratiques (idéalisme, autorité, inégalité). Les premières régissent l'espace public; la similitude du Pays d'oïl à cet égard a permis l'acceptation de la francisation. Les secondes régissent l'espace privé. Le lien entre les deux est constitué par un moi indéterminé, empreint d'idéalisme éthique, autoritaire dans la vie privée et obéissant à des lois impersonnelles et universelles dans la vie publique. L'autodiscipline personnelle permet le libéralisme collectif.

La société occitane traditionnelle se distinguait par la force de l'hégémonie culturelle de la noblesse et par la faiblesse de celle du clergé et de la bourgeoisie. La société contemporaine en garde des orientations anticléricales et anticapitalistes modérées, ni antireligieuses ni révolutionnaires, qui prennent la forme du socialisme réformiste.

Les points communs aux conceptions du monde de la noblesse et des dissidences religieuses, dont l'Occitanie fut le principal foyer occidental, peuvent être considérés comme le cœur du type idéal occitan. C'est un idéalisme fortement dualiste, qui juxtapose une spiritualité de la grâce (*jòi d'amor* ou salut) non-rationaliste et une saisie empirique et rationnelle du monde. Les médiations entre le spirituel et le monde sont peu nombreuses: femme pour le *trobar*, éthique pour les dissidences religieuses; sont récusées la plupart de celles qui ont cours dans d'autres civilisations: fantastique et merveilleux, rites, Histoire, grands récits, communautés élues, castes sacerdotales, chefs charismatiques tels que pape, empereur, rois, seigneurs, dictateurs, présidents exerçant un pouvoir personnel.

La civilisation occitane antérieure au processus de francisation peut être caractérisée comme la tradition d'un Extrême-Occident. Tradition, parce que l'opposition à l'esprit bourgeois, autrement dit le fort spiritualisme, la situe hors de la modernité (quoique parachevée par celle-ci, la saisie rationnelle de la nature et de la cité est un héritage antique). Extrême-Occident, car elle présente sous une forme accentuée les traits qui différencient l'Occident des autres civilisations: dualismes

grâce/nature et vie personnelle/vie publique, saisie rationnelle des seconds de ces termes, échec du Sacerdoce et de l'Empire devant la culture de la cité dans laquelle des individus libres et égaux obéissent à des lois abstraites, forte introdétermination, tension entre mépris et mythification de la femme; inversement, elle ignore ceux par lesquels il leur ressemble: tendances au monisme et au panthéisme, monde enchanté, ritualisation, mystiques du Sacerdoce, de l'Empire et de l'Histoire, chefs charismatiques, absence relative de tension dans les images de la femme.

Notes

Les appels des notes de contenu sont suivi d'un astérisque.

1. André Armengaud et Robert Lafont (dir.), *Histoire de l'Occitanie*, publications de l'Institut d'Études Occitanes, Hachette, 1979 (sigle *HO*); les auteurs cités ici sont Pierre Bec, Philippe Martel, Robert Lafont, Janine Estèbe, Georges Fournier, André Armengaud, Claude Delpla, Rémy Pech et Jean Teulat.

2. Robert Lafont et Christian Anatole, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, 2 t., publications de l'Institut d'Études Occitanes, Presses Universitaires de France, 1970 (sigle *NHLO*).

3. Toulouse, Privat, 1978 (sigle *MEQO*), méthode exposée pp. 4-40; cf. aussi *Dictionnaire des hérésies méridionales*, Toulouse, Privat, 1968 (sigle *DHM*).

4. La principale enquête menée sur la conception de l'Occitanie des occitanistes est celle de Maria Clara Viguié, *Occitans sens o saber?*, Energues par Valderiès (Tarn), Vent Terral, 1979; il y apparaît une préférence pour sa saisie comme réalité linguistique et ethnique plus que comme peuple et plus encore que comme nation, une hésitation entre les conceptions historique et contractuelle de ceux-ci, mais peu de

caractérisations de sa civilisation: la principale est celle de la domination par la France ("colonisation", "colonisation intérieure", "minorité", "sous-développement"), les autres sont vagues: les Occitans sont des "Latins", des "Méditerranéens", des "Européens" (en part. pp. 72, 79, 111, 113, 155 sq.).

5. Un exemple intéressant, du fait de sa qualité dans son domaine, d'imagerie nationaliste militante, est le répertoire du chanteur Claude Marti aux alentours de 1970, dans lequel la résistance des cathares, les révoltes de l'Ancien Régime et les mouvements d'opposition contemporains sont présentés comme des luttes de libération nationale (disques intitulés *Occitania*, 1970, et *Montsegur*, 1971). Un exemple de cas intermédiaire entre recherche et militantisme est l'ouvrage de Jean-Pierre Baldit, *Un país que vòl viure: Occitanie, Occitania*, Verviers (Belgique), Marabout, 1978, qui à l'instar des textes militants parle peu des constantes de la civilisation occitanes mais le fait de façon à peu près acceptable, du moins pour ce qui concerne l'époque contemporaine: importance du droit et de la sociabilité due à une "forte empreinte du monde latin", "scepticisme tenace et permanent" manifesté par les hérésies médiévales, le protestantisme, les révoltes sous l'Ancien Régime, le vote à gauche, "ruralité marquée" s'accompagnant d'un individualisme issu de la petite propriété familiale et du sens de la communauté (pp. 54-57). Autres exemples de cas intermédiaires: Alain Nouvel, *Historique de l'Occitanie*, I. D. L. C. Montpellier, 1976, et André Dupuy, *L'occitan langue de civilisation européenne*, même éd., 1977.

6. *MEQO*, pp. 35, 24.

7. *Ibid.*, p. 27.

8. *Ibid.*, pp. 39-40.

9. Le renversement décisif se fait entre la fin de la Guerre de Cent Ans en 1453 et l'ordonnance de Villers-Cotterêts en 1539 (*HO*, pp. 386-387, 480-484; *NHLO*, pp. 275-276). Le déclin de l'occitan écrit touche le Limousin et surtout l'Auvergne plus précocement et, semble-t-il, plus profondément; de 1209 à nos jours la *Nouvelle histoire de la littérature occitane* ne cite qu'un auteur majeur qui en soit originaire, le Limousin

Paul-Louis Grenier (1879-1954).

10. *HO*, pp.165-166, 250-251, 413-418, 533-535, 570, 594.

11. *Ibid.*, pp. 92-105. Il est intéressant de noter que la première doctrine élaborée dans la future Occitanie fut celle de l'hérétique Vigilancia (Vigilance; Ve siècle), opposé à l'abstinence, au jeûne et au culte des reliques et des martyrs (*HO*, pp. 96-97).

12. *NHLO*, pp. 173-185, 250-253; *HO*, pp. 342, 390, 394.

13. *NHLO*, pp. 222-223, 228; *HO*, p. 394.

14. *HO*, pp. 203-204, 299-300, 315, 343-344, 390, 394-395; *NHLO*, pp. 334-335, 429-438.

15. *HO*, p. 443.

16. Le thème de la continuité entre le catharisme et les non-conformismes occitans postérieurs apparut dès le XVI^e siècle chez les protestants et dura jusqu'à l'époque contemporaine, avec en particulier l'*Histoire des Albigeois* (1870) du pasteur Napoléon Peyrat; il exista dans les Lumières et dans la gauche contemporaine, en particulier lors de la révolte des vigneronns du Languedoc et du Roussillon en 1907 (*HO*, pp. 545, 780-781; *NHLO*, pp. 423, 506, 670).

17. Emmanuel Todd, *La nouvelle France*, Seuil, éd. rév., 1988, pp. 129, 144; *L'invention de l'Europe*, Seuil, 1990, p. 295.

18. *HO*, pp. 169-174, 196-208, 228-231, 250, 297-298, 304, 314-315, 343-344, 440-442, 464-471, 545-553.

19. *Ibid.*, pp. 240-243, 437-364, 367, 421-422, 519-527, 534-535, 592-594.

20. *Ibid.*, pp. 161-169, 208-223, 315-316, 415-422, 534-535; sur la société du XII^e siècle en général, pp. 252-255; sur la noblesse entre 1789 et 1848, pp. 710-711, 718-725, 730-737.

21. Ces données permettent semble-t-il une interprétation culturelle de la bataille de Muret, le 12 septembre 1213, l'événement décisif de la perte de l'indépendance occitane: chez les Français la culture des romans de chevalerie reposait sur une expérience en profondeur du métier des armes; les Catalans, imbus de l'imagerie de ces romans mais possédant moins cette expérience, foncèrent de façon inconsidérée dans le

camp français pour y trouver une mort immédiate; la pratique militaire des Toulousains était tout aussi inférieure à celle des Français mais leur approche de la guerre était plus réaliste que celle des Catalans.

22. D'après *NHLO* (pp. 87-92, 348-355), deux seulement: chez le troubadour Bertrand de Born (milieu XIIe s.), qui chanta aussi l'amour, et chez Guillaume Ader (v. 1570-1638) dont l'épopée *Gentilòme gascon* célèbre la conquête du trône de France par Henri de Navarre; on peut remarquer que les guerres auxquelles ils furent mêlés s'inscrivaient dans une géopolitique essentiellement non-occitane, dont l'enjeu était le contrôle du Pays d'oïl.

23. Selon *NHLO* (p. 107), "l'Allemand Wolfram von Eschenbach se donne comme sources à la fois Chrétien et un certain '*Kyot der Provenzal*'. [...] Le mot *graal* lui-même semble bien être l'occitan *grasal*, 'vase de terre'". Dans la littérature occitane le merveilleux et le fantastique se trouvent dans les récits de miracles de saints, qui n'y sont pas plus importants qu'ailleurs au Moyen Age (*ibid.*, pp. 204-205). Toutefois, Robert Lafont pense aujourd'hui que l'idéal militaire de la chanson de geste a été élaboré dans une collaboration entre la Normandie et l'Occitanie centro-occidentale qui a donné en particulier la *Chanson de Roland*, texte anticapétien d'ancrage occitano-navarrais; quoique ces œuvres soient en langue d'oïl, l'avis de cet auteur est assez autorisé pour relativiser l'hypothèse d'un manque d'inclination de l'Occitanie pour la littérature guerrière.

24. *NHLO*, pp. 256-259.

25. Cf. *ibid.*, pp. 156-173; *HO*, pp. 322-325, 391-392.

26. Cf. *NHLO*, pp. 106-119, 196-198, 208-209, 241-248; *HO*, pp. 393, 399-400.

27. Les principaux joachimites furent les spirituels franciscains Uc de Dinha (Hugues de Digne, +1255/6), Pèire Joan Oliu (Pierre Jean Olive, né en 1248), Joan de Ròcatalhada (Jean de Roquetaillade, v. 1366) et le théologien laïc catalan Arnau de Vilanova (Arnaud de Villeneuve, 1235-1313/4).

28. *HO*, p. 294.

29. Le comté de Nice acquis par la Savoie en 1388 fut administré en italien jusqu'à son annexion par la France en 1860, que ses habitants refusèrent à une large majorité. *HO*, pp. 60-67, 151-152, 154-155, 333-334, 377-380, 744-745.

30. Ce trait remonte probablement à l'époque de la maison d'Anjou (1246-1481) et de la papauté d'Avignon. Il ne figure pas dans *l'Histoire de l'Occitanie*; il apparaît dans la comparaison entre la carte de l'alphabétisation (par ex. *in*: E. Todd, *L'invention de l'Europe, op. cit.*, pp. 132, 208, et *La nouvelle France*, Seuil, éd. rév., 1988, pp. 34, 44.), celle de la provenance des auteurs littéraires français de 1750 à 1784 (*in*: Dominique Julia *et al.*, *Atlas de la Révolution française*, Paris, E. H. E. S. S., 1987, vol. 2, p. 13) et celle de la densité des librairies dans la France provinciale en 1841 [*in*: André Burguière et Jacques Revel (dir.), *Histoire de France*: J. Revel (dir.), *L'espace français*, Seuil, 1989, p. 441].

31. Comme dans tous les pays, le regard qui, lors des débuts de la modernité, allait de la tradition vers celle-ci, s'est peu à peu inversé pour se porter sur une tradition auto-exotisée (le Japon est probablement le pays où l'observation de ce phénomène est la plus aisée). Les *vidas* des troubadours et les *rasons* (commentaires) de leurs poèmes, apparus dès 1228, peuvent être considérés comme les prodromes de ce renversement du regard, particulièrement précoce en Occitanie du fait de la brutalité de la destruction de sa culture classique. Il commence de façon indubitable au XVI^e siècle, sous les deux formes qu'il a gardées jusqu'à aujourd'hui: l'évocation nostalgique et en grande partie fantasmatique dont l'archétype est les *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux* de Jean de Nostredame (1575), et les recherches érudites. La renaissance des lettres d'oc lancée par le Félibrige fut au confluent de ces deux courants; la *Nouvelle histoire de la littérature occitane* est très explicite sur les bases parisiennes de ce mouvement et sur son "exotisme intérieur" ethnographique et touristique, en particulier chez Mistral. Or, de Nostredame à celui-ci la Provence eut de loin le premier rôle dans l'établissement de ce nouveau regard. Ses signes sont l'expression en français, dans lequel peuvent être encastrés des termes ou des citations

en occitan (comme dans la *Nouvelle histoire de la littérature occitane* et dans l'*Histoire de l'Occitanie*), ou dans le cas des ouvrages en occitan le glossaire occitan-français qu'ils comportent souvent. Le renouveau de l'occitan quotidien (correspondance, discours, rapports d'orientation...) dans le milieu occitaniste du dernier tiers du XXe siècle, après des siècles d'abandon dans les milieux cultivés, est probablement l'aboutissement paradoxal de ce renversement du regard, porté aujourd'hui sur une société qui s'exprime en français. (Le cas est loin d'être unique; par exemple, c'est dans les classes moyennes urbaines irlandaises qu'on étudie le gaélique, tandis que son usage oral continue à s'amenuiser, malgré les protections officielles, dans les zones rurales où il subsiste.) (*NHLO*, pp. 133, 185-186, 199-204, 302-304, 334, 423, 494-495, 498-500, 601-610; *HO*, pp. 487-488, 704-709, 890, 895-896).

32. Frédéric II, empereur de 1210 à 1250, "prit aux yeux des derniers défenseurs de Montségur les proportions d'un véritable mythe: mythe d'espoir et de salut" (*DHM*, pp. 148-149); il faudrait vérifier dans quelle mesure il s'agissait d'un attachement à l'Empire, improbable mais non impossible puisque sa prééminence morale était alors reconnue un peu partout en Occident, ou à la personne de Frédéric II, protecteur de troubadours occitans et sympathique aux hérésies; quoiqu'il en soit ce rêve de vaincus privés de tout espoir réaliste peut difficilement être considéré comme caractéristique d'une civilisation (contrairement aux mythes impériaux allemands, russes ou japonais).

33. *HO*, pp. 338-341, 344.

34. *Ibid.*, p. 294.

35. *Ibid.*, pp. 217-221, 232-233, 337, 352-353; 413-417, 553.

36. Il apparaît avec Marcabru (deuxième quart du XIIe siècle) et triomphe sous contrôle de l'Inquisition avec le *Breviari d'amor* (1288) de Matfre Ermengaud et la création du *Consistòri del Gai Saber* de Toulouse (1323) qui promulguera les *Leys d'amor* (1356) (*NHLO*, pp. 57-63, 211-215, 234-241; *HO*, pp. 394-396).

37. *HO*, p. 225.

38. Le catharisme se développa d'abord parmi les artisans, puis

dans la bourgeoisie, et ne gagna qu'ensuite la noblesse, surtout la petite; peut-on l'interpréter comme un élitisme spirituel concurrent de l'élitisme des grands nobles, promu par des catégories sociales que ces derniers tenaient à l'écart?

39. Guilhem (Guillaume) de Nogaret (v. 1260/70-1313) fut le grand artisan de la politique anticléricale de Philippe le Bel; né au cœur du pays cathare à Saint-Félix de Caraman et professeur de droit à l'université de Montpellier, c'était un produit de l'Occitanie profonde. La sous-estimation par les auteurs de l'*Histoire de l'Occitanie* de ce personnage emblématique de la participation occitane à la construction étatique française, pourtant bien connue d'eux comme de tous les historiens français, est probablement due à leur biais nationalitaire, de même que le libellé des passages sur le roi de Bourges et Jeanne d'Arc, qui sous-estiment le fait que ce sont les régions situées entre Loire, Rhône, Pyrénées et Moyenne-Garonne qui les soutinrent, le camp pro-anglais étant dans le Bordelais et le Pays d'oïl (*HO*, pp. 374, 376-377, 383). Notons aussi la non-mention de grands serviteurs de l'État monarchique comme par exemple le d'Artagnan historique (v. 1615-1673), représentatif de la fidélité monarchique des gentilhommes gascons de la génération qui suivit celle d'Ader.

40. *HO*, pp. 448-471, 595-599, 701-726. Ce n'est qu'à partir de 1907 que des mouvements politiques se diront méridionaux ou occitans.

41. E. Todd a montré que l'adoption par la Ligue de la théorie de l'État contractuel et tolérant des monarchomaques fut dû, malgré son intégrisme catholique, à un égalitarisme foncier, propre au Pays d'oïl et à la Provence, qui "laisse suinter des tendances anti-aristocratiques et antimonarchiques" (*L'invention de l'Europe, op. cit.*, p. 202).

42. *HO*, pp. 567-570, 575, 599, 601-602, 610-628.

43. *MEQO*, pp. 72-73. Cela s'applique à notre avis à tout l'Intérieur mais non à l'Est.

44. *HO*, pp. 224-225, 323; *NHLO*, pp. 40-41 *sq.*. René Nelli écrit que la musique des troubadours "est très différente de celle des trouvères [...] dans la mesure même où elle s'éloigne plus que la leur de l'inspiration

strictement populaire. [...] Ce qui frappe le plus dans ces mélodies, c'est leur allure grave, majestueuse, presque religieuse, qui, même dans des pièces de caractère plus gai et de rythme plus rapide, ne réussit pas à se désacraliser tout-à-fait" (*MEQO*, pp. 101-102).

45. *NHLO*, pp. 156-173; *HO*, pp. 322-325.

46. Le docétisme déshistorise le personnage du Christ; la croyance cathare que le Yahvé de l'Ancien Testament était le diable signifiait le refus d'une économie historique et collective du salut. Quoique plus hérétique que le reste de l'Occident, l'Occitanie n'a pas été plus touchée par le millénarisme (*HO*, pp. 368-369, 395). Cependant, l'importance que le calvinisme donne à l'Ancien Testament et sa volonté de moraliser la cité peuvent aboutir à une valorisation de l'histoire; mais la documentation dont nous disposons ne nous permet pas d'éclaircir ce point à propos des calvinistes occitans.

47. Anatole Faivre, *L'ésotérisme*, P.U.F., 1992, rattache le bogomilisme et le catharisme aux théosophies mais les considère comme "des mouvements religieux non spécifiquement ésotériques" et parle des "légendes concernant [le] prétendu 'ésotérisme' [des Albigeois]", alors qu'il en décèle dans la matière de Bretagne et en particulier dans la littérature du Graal (pp. 14-18, 31, 36-37, 41-42). René Nelli exagère l'aspect ésotérique de l'esprit occitan en assimilant abusivement hérésie et ésotérisme, culture occitane et kabbale, religiosité traditionnelle et doctrines contemporaines comme celle de Fabre d'Olivet, à propos desquelles il reconnaît d'ailleurs que "ce goût pour la spéculation métaphysique ou pour les grands systèmes socio-politiques [...] a marqué, au moins après coup et a posteriori la conscience languedocienne" (*MEQO*, p. 71; souligné par nous).

48. Entre autres signes, René Nelli rappelle l'existence d'un ésotérisme musical au Moyen Age (*MEQO*, p. 102).

49. *HO*, p. 226.

50. *MEQO*, p. 72.

51. Bernart de Ventadorn est pris "entre un enthousiasme vital [...] et le sentiment de la mort, c'est-à-dire de l'inexistence. Bernart vit

entre le surplus d'être que lui apporte le *jòi* et le défaut d'être" (*NHLO*, pp. 74-75, 78). Pareillement, René Nelli a montré que pour les dualistes le mal s'identifie au néant (*DHM*, pp. 222-225, etc...; *Le phénomène cathare*, Toulouse, Privat, 1964, *passim*).

52. Sauf erreur, les seules extases mystiques dont on ait gardé trace sont celles de la béguine provençale sainte Doucelina (Douceline, 1214-1274), sœur d'Uc de Dinha (*NHLO*, pp. 252-253; *DHM*, p. 112). Les visions de saint Pèire Nolasc (Pierre Nolasque, 1e moitié du XIIIe siècle) étaient courantes au Moyen Age et n'étaient pas mystiques au sens strict (René Nelli, *Histoire secrète du Languedoc*, Albin Michel, 1978, pp. 43-44). Le prophétisme des Camisards au début du XVIIIe siècle ne l'était pas non plus; étant tourné vers le monde, il est plus proche du type idéal de la civilisation occitane (*DHM*, pp. 85-86; *HO*, p. 542).

53. *L'invention de l'Europe*, *op. cit.*, pp. 96-105.

54. Raymond H. Leenhardt, *La mystique protestante*, in: M.-M. Davy (dir.), *Encyclopédie des mystiques*, R. Laffont, 1972, pp. 358-359, avec citation de Roger Mehl.

55. Si l'inclusion de la culture judéo-occitane dans le patrimoine occitan que font les auteurs occitanistes, comme René Nelli et ceux de la *Nouvelle histoire de la littérature occitane* (*MEQO*, pp. 71-72, et *DHM*, pp. 182-192, etc...; *NHLO*, pp. 39), va de soi, le judaïsme, par son dogme de la médiation du divin par un groupe particulier (le Peuple élu), son ritualisme et son historicisme, est opposé aux tendances dominantes de la civilisation occitane; quoique la kabbale soit la création des juifs occitans au XIIIe siècle, Nelli rappelle que "les ressemblances que l'on constate entre la Kabbale et le Catharisme peuvent, en bien des cas, être fortuites ou tenir à l'esprit *général* du siècle: elles ne sont, d'ailleurs, ni très nombreuses ni très convaincantes" (*DHM*, pp. 184-185); le catharisme était beaucoup plus éloigné du judaïsme que le catholicisme puisqu'il rejetait l'Ancien Testament. (La documentation dont nous disposons ne nous permet pas de savoir si les calvinistes occitans avaient les tendances judéophiles de leurs coreligionnaires dans d'autres pays.)

56. Par exemple chez Pèire (Pierre) Cardenal (v. 1180-1278)

(*NHLO*, p. 184).

57. Cet essai de catégorisation est inspiré par Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde: Une histoire politique de la religion*, Gallimard, 1985, qui à la totale altérité du spirituel qui constitue la particularité de l'Occident oppose le caractère plus traditionnel, entre autres, du dualisme (pp. 61-62, 94-95, 146, 222-223). À la thèse du caractère extrême-occidental du dualisme occitan on peut opposer que le catharisme provenait de l'Orient bogomile, paulicien et gnostique; mais il semble au contraire que le caractère très ténu et aléatoire de cette transmission indique que le catharisme provint de nécessités propres à l'Arc occitan (et à l'ensemble de l'Occident; cf. Gauchet, pp. 222-223) et antérieures à leur formulation par la doctrine, qui au départ n'exerçait sur lui aucune influence et qu'il alla chercher très loin; car pour qui voulait sortir du catholicisme tout en restant dans la religion le dualisme était la seule doctrine de rechange connue de l'Occident médiéval.

58. *HO*, pp. 485, 553-563; *NHLO*, pp. 422, 451-455.

59. *MEQO*, pp. 76-77, 35, 39, 54, 73, 84.

60. *Ibid.*, pp. 98-99.

61. *MEQO*, pp. 66-68, 74-76, 79-84.

62. *HO*, pp. 737, 741, 757.

63. *MEQO*, pp. 75-76.

64. De même, et explicitement universaliste quant à elle, celle de François Fontan, fondateur en 1959 du Parti Nationaliste Occitan: il se soucie peu des particularités autres que linguistiques de la civilisation occitane et d'ailleurs écrit en français; s'il est occitan c'est plutôt par son "néoclassicisme": sa vision d'individus libres, égaux et fraternels au sein d'ethnies qui sont elles-mêmes des individualités libres, égales et fraternelles découle de la pensée de la Révolution française et, en particulier, présente une homologie avec celle Siéyès.

65. *NHLO*, p. 487.

66. *HO*, pp. 700-701, 729, 734, 737, 744, 756, 763-764, 855, 862-863, 874. "Même le passage au pouvoir d'occitanistes déclarés, de membres du Félibrige (comme Maurice Faure, ministre de l'instruction

publique en 1911) ne modifia en rien la politique des gouvernements républicains à l'égard de l'Occitanie et de sa langue"; la même année Jaurès "a tenté de promouvoir l'enseignement de l'occitan [...]. Mais Jaurès est presque seul à parler ainsi" (*ibid.*, pp. 764, 779).

67. *HO*, pp. 682-683, 718-719, 725-726, 811; *NHLO*, pp. 490-492, 717-718. Il est abusif de considérer comme Occitan François Guizot car il fut élevé à Genève (*HO*, p. 734). Au contraire, Adolphe Thiers commença sa carrière de journaliste et de publiciste en Occitanie; peut-on voir dans l'acte pionnier de ralliement au régime républicain de ce farouche défenseur de la bourgeoisie une version cynique de la culture occitane de la République, confiante dans le penchant des masses pour la "servitude volontaire" analysée par La Boétie?

68. *HO*, pp. 702, 730-736, 762-763; *NHLO*, pp. 492, 596-598, 660-661.

69. *HO*, pp. 675, 736-739, 745-747, 750, 755-757; *NHLO*, pp. 492-493.

70. *NF*, p. 137.

71. *HO*, pp. 729-731, 738-734, 870-879.

72. *Ibid.*, pp. 659-660, 734-736.

73. *Ibid.*, pp. 701-702, 708, 725-726, 731-732, 736, 745-750, 757, 758, 760-764, 771-772, 780-784, 856-859, 868.

74. *Ibid.*, pp. 771-772, 780-783, 856-859, 880-882; *NHLO*, pp. 499-509, 722-725.